

Romain Felli*

André Gorz, l'écologie comme politique

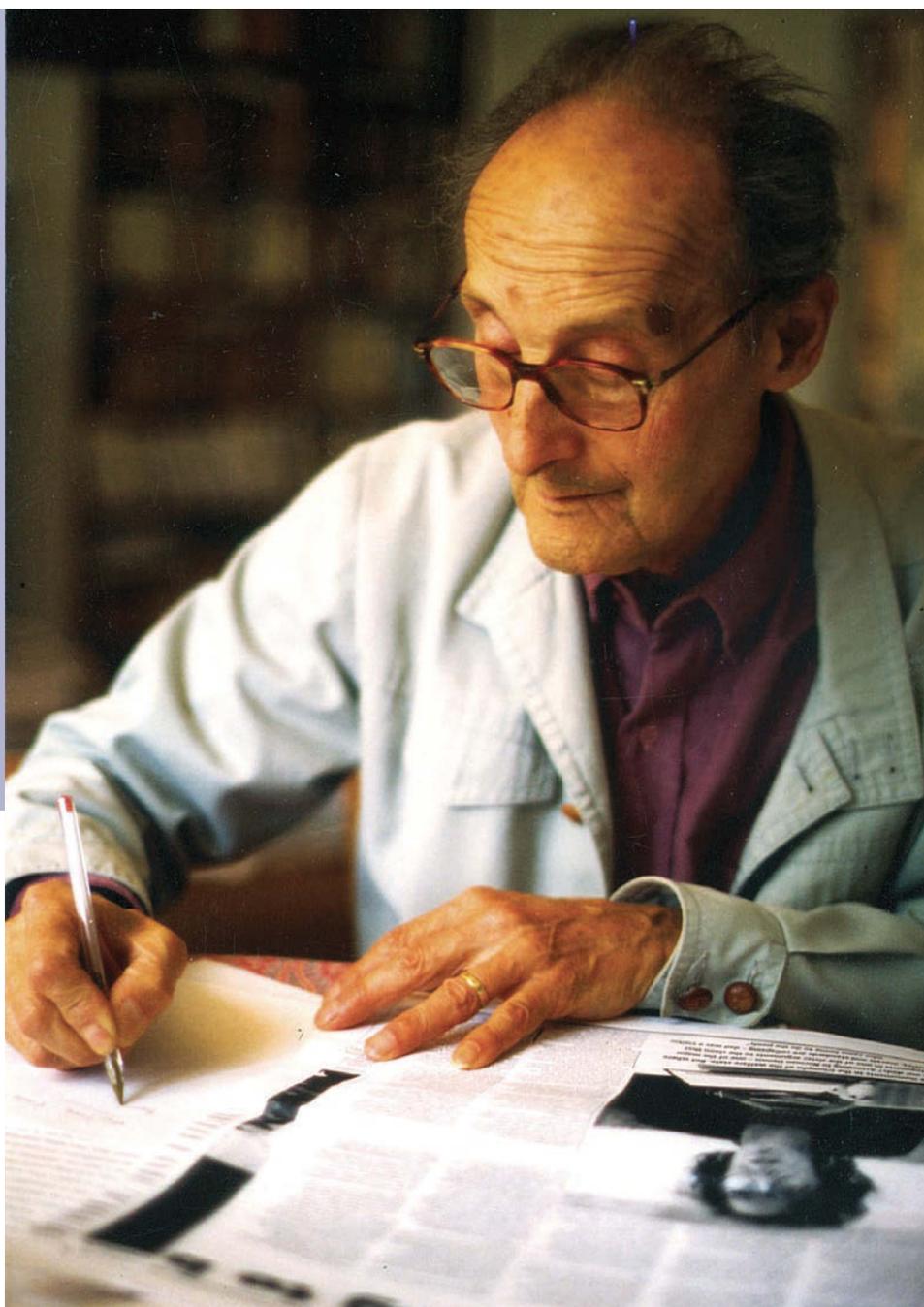
Cet article est le premier d'une série de trois textes de Romain Felli sur trois auteurs phares de l'écologie politique : André Gorz (1923-2007), Ivan Illich (1926-2002) et Cornelius Castoriadis (1922-1997).

Romain Felli a mis en avant ces trois penseurs dans un petit livre très utile, *Les deux âmes de l'écologie. Une critique du développement durable*¹. Tous trois ont en commun de s'être penchés sur la sphère de l'autonomie individuelle comme source d'émancipation et de capacité à coopérer pour faire face aux dérives liberticides de la « mégamachine » étatique et technique.

André Gorz, de son vrai nom Gérard Horst, est né dans la tourmente de l'Europe, à Vienne, en 1923 d'un père juif et d'une mère catholique. En 1939, après l'*Anschluss*, ses parents l'envoient en Suisse afin de le mettre à l'abri du nazisme et de la guerre. André Gorz débute des études d'ingénieur chimiste à l'école polytechnique de l'Université de Lausanne.

Son séjour en Suisse, loin des siens, le confirme dans son inadéquation au monde (thème de son roman *Le traître*², préface de Jean-Paul Sartre). Il dira plus tard : « Mes triples ou quadruples identités ont des raisons historiques et le refus de toute identité certaine de ma part. Il n'y avait aucune possibilité de m'identifier [...] à la Suisse, le pays où je me suis réfugié, parce qu'on ne devient jamais suisse, on y reste toujours un étranger. »

* Romain Felli prépare un doctorat à l'Institut d'études politiques et internationales, à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, en Suisse.



Fonds André Gorz/Archives IMEC

C'est à Lausanne néanmoins qu'il rencontre l'amour de sa vie, Dorine, actrice de théâtre anglaise, qu'il épousera quelques années plus tard, en dépit de sa condamnation de l'institution du mariage. Au soir de leur vie, Gorz lui dit une dernière fois tout son amour dans un texte très émouvant : *Lettre à D³*.

La voie du journalisme

Mais c'est déjà la philosophie qui occupe son esprit et son temps. Il dévore l'œuvre de Jean-Paul Sartre et n'hésite pas à interpeller le philosophe lors d'une conférence donnée dans la capitale vaudoise en 1946. C'est le début d'une longue relation intellectuelle.

L'héritage d'André Gorz

L'héritage intellectuel d'André Gorz est aujourd'hui bien vivant. Beaucoup mieux reconnu sur le plan académique dans le monde anglophone que francophone, plusieurs auteurs ont consacré un ouvrage à sa pensée. En France, les revues *Ecorev'* et *Multitudes* poursuivent sa réflexion autour de l'écologie politique et de la critique du travail.

Sur le plan politique, le mouvement *Utopia*, qui est transversal au Parti socialiste et aux Verts, se réclame explicitement des thèses gorziennes. André Gorz, peu avant sa mort, a d'ailleurs rédigé la préface de son *Manifeste*.

LRD

Gorz et sa femme s'installent à Paris en 1949, et vivent de divers expédients. Il finit par être engagé au journal *Paris-Presse* où il rencontre Jean-Jacques Servan-Schreiber. Ce dernier l'embauche quelques années plus tard comme journaliste économique à *L'Express*. Gorz, toujours sous l'influence de l'existentialisme sartrien, entre également au comité de rédaction de la revue *Les Temps Modernes*. En 1964, il quitte *L'Express* pour fonder avec quelques collègues *Le Nouvel Observateur*, dans lequel il signe ses articles du nom de Michel Bosquet (traduction française de Horst).

Parallèlement à son activité journalistique, Gorz développe son travail philosophique. Il s'intéresse aux marxistes hétérodoxes de l'école de Francfort, en particulier Jürgen Habermas et Herbert Marcuse. Révolutionnaire antiautoritaire et antistalinien, il s'engage dans le milieu du syndicalisme où il théorise une critique radicale du capitalisme et une transition au socialisme (*Le socialisme difficile*⁴ ; *Réforme et révolution*⁵).

Profondément marqué par Mai 68, qui confirme sa vision d'un mouvement social émancipateur et antiautoritaire, il se lance dans la critique des institutions (l'école, l'État, la médecine...) influencé par la lecture d'Ivan Illich qu'il contribue à introduire en France. Quoique toujours proche de Sartre, il se dé-

marque nettement des options politiques de ce dernier, préférant un socialisme libertaire au maoïsme du philosophe français.

C'est alors qu'il commence à travailler sur l'écologie, notamment par le biais de la lutte antinucléaire. Sous la pression publicitaire d'EDF *Le Nouvel Observateur* refuse un dossier très critique qu'il a rédigé sur ce sujet, qu'il publie finalement dans le mensuel *Que choisir ?* Gorz collabore également au mensuel écologiste *Le Sauvage*.

Toute sa vie, André Gorz est resté un intellectuel discret, absent des plateaux de télévision. Il n'a non plus jamais occupé de poste académique, ce qui explique peut-être le mépris que la plupart des intellectuels français continuent de témoigner à son égard, alors que son œuvre est largement reconnue en Italie, en Allemagne et dans le monde anglo-saxon. Il n'a jamais recherché les honneurs, mais s'est acharné à bâtir une œuvre intellectuelle originale et autonome.

Le 22 septembre 2007, Dorine et André Gorz/Gérard Horst ont mis fin ensemble à leurs jours. Dorine souffrait depuis de nombreuses années des suites d'un traitement médical inadapté, provoquant d'atroces maux de tête.

Contribution à l'écologie politique

C'est au milieu des années 1970 qu'André Gorz publie ses premiers textes importants sur l'écologie, sans pour autant rompre avec le marxisme révolutionnaire et libertaire qui inspirait ses écrits précédents. L'attention portée à l'écologie est une manière de réactualiser son projet intellectuel et politique initial qui propose, comme le note Arno Münster, une « défense de l'émancipation comme mouvement de l'auto-organisation spontanée d'espaces d'autonomie et de coopération volontaire des sujets cherchant une alternative concrète à l'ordre économique et social du capitalisme actuel »⁶.

Gorz dresse un tableau sombre des ravages causés à l'environnement et à la qualité de vie. Pour lui, cette dégradation environnementale

est inséparable des logiques économiques et sociales qui structurent le monde dans lequel il vit. Ainsi, il propose immédiatement une lecture *politique* de l'écologie, à la fois dans l'analyse des causes et dans le programme d'action qu'il dresse. La crise environnementale est à comprendre comme une crise du capitalisme.



La recherche permanente du profit – de la *valeur* – caractérise l'entreprise capitaliste. Or, cette valeur économique doit s'inscrire dans des marchandises qui remplissent une valeur d'usage. Le capitalisme

est conduit par un besoin permanent d'accroître la production afin de produire de la valeur, mais qui suppose en même temps une consommation toujours croissante de matériaux, qu'accompagnent des rejets sous forme de pollutions elles aussi croissantes. Le capitalisme d'après Gorz se trouve désormais confronté à une crise engendrée par l'épuisement des ressources naturelles et la saturation de pollutions.

Dans un système capitaliste, la valeur produite doit être impérativement réalisée sous forme de valeur d'usage sans quoi le système rencontre une crise de sous-consommation : les biens ne trouvent pas preneurs. Gorz montre en quoi cette logique conduit à des aberrations écologiques, économiques et sociales.

Les marchandises sont programmées pour s'user rapidement, elles succombent à une « obsolescence planifiée » : les chaussures durent six mois à peine, il devient impossible de réparer seul les objets électroménagers, les produits sont jetables, à utilisation unique, etc. Bref, autant de tactiques afin d'assurer une consommation sans cesse renouvelée plutôt qu'une production de biens durables, ce qui aggrave d'autant la crise écologique.

Face à cette crise sans précédent, Gorz craint la mise en place d'une dictature écologiste (telle que théorisée par Hans Jonas, par exemple), voire ce qu'il nomme un « éco-techno-fascisme » : la prise de pouvoir de technocrates « éclairés » prétendant œuvrer pour sauver la Terre. Il est absolument néces-

saire à son avis de reconnaître au contraire la possibilité d'une sortie civilisée de la crise par une solution démocratique, coopérative et anti-productiviste.

La lutte écologique est donc nécessairement une lutte anticapitaliste et pour la démocratie. Gorz est extrêmement sévère contre les conceptions « environnementalistes », qui pensent possible de réorienter le capitalisme vers plus d'écologie : « Il faut d'emblée poser la question franchement : que voulons-nous ? Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme, et par là même, instaure un nouveau rapport des hommes à la collectivité, à leur environnement et à la nature ? »

N'oublions pas que pour Gorz, le capitalisme produit non seulement une crise écologique et sociale, mais est d'abord un système de domination et d'aliénation qui doit être combattu à ce titre.

Sortie civilisée du capitalisme

La tendance du capitalisme est de tout soumettre à sa logique, de tout transformer en marchandise. Pour Gorz, il est donc impératif de subordonner la logique capitaliste à une rationalité écologique et sociale. Cette rationalité passe par la décroissance de la production et de la consommation qui suppose elle-même une limitation des besoins et donc une lutte contre l'obsolescence planifiée, la publicité, etc.

La lutte centrale se joue néanmoins autour du temps de travail. Pour Gorz, la réduction du temps de travail est l'élément essentiel d'une politique socialiste et écologiste. Elle permet à la fois de dégager des sphères d'autonomie, des moments où l'individu est maître de son temps et non subordonné à la production, et aussi de rompre avec la logique productiviste.

Dans une économie capitaliste, les gains en productivité sont systématiquement affectés à l'accroissement de la production. Gorz propose de les affecter à la réduction du temps de travail. Ainsi, on produit mieux en moins

de temps plutôt que de produire plus dans un temps inchangé.

Quant à l'autoproduction sous forme de jardinage, de bricolage, de réseaux d'échange locaux, etc., Gorz, là encore, y est favorable pour des raisons à la fois d'accroissement de la sphère d'autonomie individuelle et écologistes. Cette sphère d'autonomie permet le partage avec autrui, la production coopérative et la mise en commun d'outils et de biens.

Une proposition controversée de Gorz, qu'il a d'ailleurs reformulée à plusieurs reprises, est celle d'un revenu universel découplé du travail, ou versé en échange d'un nombre d'heures de travail fixe, répartis sur une vie entière. Cette proposition, de nouveau, vise à instaurer des rapports égalitaires entre les individus, et une sortie du productivisme.

Bref, « non seulement on peut vivre mieux en travaillant moins et en consommant moins et autrement, mais cette limitation volontaire et collective de la sphère de la nécessité permet dès à présent, et permet seule, une extension de la sphère de l'autonomie, c'est-à-dire de la liberté. »

Espoir

Dans son dernier texte écrit peu avant sa mort⁸, Gorz souligne : « la décroissance est donc un impératif de survie. Mais elle suppose une autre économie, un autre style de vie, une autre civilisation, d'autres rapports sociaux. En leur absence, l'effondrement ne pourrait être évité qu'à force de restrictions, rationnements, allocations autoritaires de ressources caractéristiques d'une économie de guerre. La sortie du capitalisme aura donc lieu d'une façon ou d'une autre, civilisée ou barbare. La question porte seulement sur la forme que cette sortie prendra et sur la cadence à laquelle elle va s'opérer. »

Or, fidèle en cela à la dialectique marxiste, Gorz repère dans la société actuelle les tendances qui peuvent mener à cette société nouvelle. Autrement dit, le capitalisme, comme

totalité contradictoire, produit sa propre négation sous la forme de la gratuité. Gorz dans les dernières années de sa vie (*L'immatériel*⁹) a été extrêmement attentif au développement de l'informatique, des réseaux de communication et surtout des communautés de logiciels libres. Leur caractéristique est que leur coût de reproduction est nul.

S'ouvre alors la possibilité du partage de la richesse par la gratuité. Mais, nous signale Gorz, ultimement, le grand espoir de la production hors marché, de la production et de la consommation durable, l'organisation de l'économie centrée autour des besoins et non du profit, c'est au Sud de la planète qu'il se profile aujourd'hui. ■

Que
voulons
nous ?

- 1) L'Harmattan, Paris, 2008. Voir *Les deux âmes de l'écologie*, LaRevueDurable n° 31, octobre-novembre 2008, p. 7.
- 2) Seuil, Paris, 1958.
- 3) Galilée, Paris, 2006.
- 4) Seuil, Paris, 1967.
- 5) Seuil, Paris, 1969.
- 6) Arno Münster. *André Gorz ou le socialisme difficile*, Lignes, Paris, 2008.
- 7) *Leur écologie et la nôtre*, Les Temps Modernes, mars 1974. Repris dans *Ecorev'* n° 22, printemps 2006.
- 8) *Le travail dans la sortie du capitalisme*, *Ecorev'* n° 28, automne 2007-hiver 2008.
- 9) Galilée, Paris, 2003.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE DE GORZ SUR L'ÉCOLOGIE

Écologie et politique, Seuil, Paris, 1978.
Capitalisme, socialisme, écologie, Galilée, Paris, 1991.
Ecologica, Galilée, Paris, 2008.

PROCHAIN PORTRAIT : IVAN ILLICH.